



Bayram Balci et Bertrand Buchwalter (éd.)

## La Turquie en Asie centrale La conversion au réalisme (1991-2000)

Institut français d'études anatoliennes

---

# Coopération culturelle et éducative entre la Turquie et les républiques turcophones d'Asie centrale

Bayram Balci

---

DOI : 10.4000/books.ifeagd.142  
Éditeur : Institut français d'études anatoliennes  
Lieu d'édition : Istanbul  
Année d'édition : 2001  
Date de mise en ligne : 4 novembre 2014  
Collection : La Turquie aujourd'hui  
ISBN électronique : 9782362450198



<http://books.openedition.org>

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

### Référence électronique

BALCI, Bayram. *Coopération culturelle et éducative entre la Turquie et les républiques turcophones d'Asie centrale*. In : *La Turquie en Asie centrale : La conversion au réalisme (1991-2000)* [en ligne]. Istanbul : Institut français d'études anatoliennes, 2001 (généré le 02 mai 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/ifeagd/142>>. ISBN : 9782362450198. DOI : 10.4000/books.ifeagd.142.

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

---

# Coopération culturelle et éducative entre la Turquie et les républiques turcophones d'Asie centrale

Bayram Balcı

---

- 1 À l'époque soviétique, le cloisonnement idéologique était tel que les contacts culturels entre les maillons du monde *türk* étaient, sinon inexistant, très rares. Les poètes et les écrivains d'Asie centrale turcophone étaient, ainsi, très peu connus en Turquie. De manière générale, l'intérêt pour les « Turcs de l'extérieur » (monde *türk* au sens large) s'exprimait surtout dans les colonnes des publications de droite, ouvertement panturquistes ou parfois plus modérées comme les revues *Türk Edebiyatı* ou *Dergâh*. Ces revues permettaient généralement à des exilés originaires du Turkestan (chinois ou soviétique) de publier leurs œuvres et de participer ainsi à la promotion de la littérature d'Asie centrale, mais elles n'avaient qu'une audience assez limitée<sup>1</sup>. Les publications dites « de gauche » comme *Varlık* ou *Adam* accordaient, pour leur part, peu d'importance à la production centrasiatique<sup>2</sup>. Cette situation n'a guère évolué depuis l'éclatement de l'URSS, puisqu'on est encore globalement aujourd'hui dans une configuration où les milieux conservateurs et religieux sont les principaux diffuseurs en Turquie de la littérature des pays du monde *türk*.
- 2 Le principal changement, cependant, des années 1990 en matière d'échanges culturels et éducatifs est l'irruption de l'État turc dans un domaine qui était jusque-là l'apanage quasi-exclusif de la droite associative. Afin d'affirmer son influence en Asie centrale, la Turquie a, en effet, accompagné la rhétorique « de la redécouverte des peuples frères » d'une authentique politique culturelle couvrant des champs aussi variés que l'enseignement ou que la codification d'une mémoire et d'un héritage communs.

## 1) La construction d'une représentation de la turcité

- 3 Dès le début des années 1990, l'histoire et la mémoire furent largement invoquées par les architectes de la politique turque en Asie centrale, comme si on entendait montrer, à

Ankara ou à Istanbul, que la Turquie ne cherchait pas dans cette région une rente stratégique mais qu'elle entendait seulement renouer des liens naturels. Linguistes et historiens furent donc sollicités pour construire ce qu'il serait loisible d'appeler une représentation de la turcité, autrement dit un maillage de signes et de symboles attestant l'unité du monde *türk*. Des épopées et des mythes fondateurs furent dépoussiérés et on ne négligea pas même les détails, comme l'illustre l'officialisation par les autorités turques de la fête du *Nawrouz*.

## La portée politique du *Nawrouz*

- 4 Signifiant « nouvel an » en persan, le *Nawrouz* est une fête commémorée chaque année le 21 mars du calendrier chrétien, jour du printemps, dans les principaux pays de culture turco-persane. En Iran ou bien en Afghanistan, ce jour est une fête nationale depuis des siècles. En Asie centrale, à l'arrivée des Soviétiques, le *Nawrouz* fut interdit de peur qu'il ne serve les idées hostiles à la révolution. Ici ou là, comme en Ouzbékistan, par exemple, la fête se perpétua néanmoins de 1917 à 1991, surtout dans les campagnes, mais sans jamais vraiment déborder les limites de la sphère privée<sup>3</sup>. À partir de 1991-1992, récupérée partout par les nouveaux « récits nationaux », le *Nawrouz* entra dans le calendrier des fêtes officielles qu'on commémore en grande pompe chaque année avec des arrières-pensées très idéologiques. En Ouzbékistan, les *mahalla* (quartiers ou plus exactement *communautés de voisinage*) sont, ainsi, tenues de prendre part à l'organisation de la fête. La manière dont elle est organisée n'est, d'ailleurs, pas sans rappeler l'esprit des campagnes de propagande des années précédant l'indépendance : planification rigide, financement par le *khokhimiyat* (pouvoir local), compte-rendus au district, présence des séides locaux du président Karimov<sup>4</sup>.
- 5 En Turquie, le *Nawrouz* a connu une longue éclipse à partir de la proclamation de la République. Alors qu'à l'époque ottomane, le sultan accordait une réelle importance à cette célébration au cours de laquelle se déployaient toutes sortes de munificences, le *Nawrouz* n'a pas été intégré dans le bréviaire des fêtes républicaines par le kéralisme. Toujours plus ou moins discrètement célébré par les Bektachis ou par les Alévis, il effectua un retour populaire et sanglant dans les années 1980, c'est-à-dire à partir du moment où il fit l'objet d'une récupération par le PKK qui vit là un excellent moyen de mobiliser les Kurdes. Dès les débuts de son utilisation par la propagande kurde, cette fête fut marquée par de violents affrontements entre forces de l'ordre et manifestants. Symbole absolu de la cristallisation du séparatisme kurde, elle fut interdite par l'État turc, déterminé à étouffer cette expression de particularisme culturel.
- 6 Parce que cette fête est importante pour tous les peuples *türk* d'Asie centrale, mais aussi parce qu'elle permet chaque année au PKK de faire preuve de sa capacité de mobilisation, la Turquie opéra au début des années 1990 un revirement radical de politique. Les historiens turcs se sont d'abord mobilisés pour rappeler que le *Nawrouz* faisait partie des traditions turques depuis des millénaires. Certains comme Mahmut Tezcan sont allés jusqu'à dire que cette fête n'appartenait pas à la culture persane, mais qu'elle était *türk* depuis toujours<sup>5</sup>. Selon cet auteur, elle correspondrait au jour où les *Türk* sont sortis de l'*Ergenekon*, berceau mythique de la turcité<sup>6</sup>. Pour Mustafa Aksoy, excellent connaisseur de la question, la fête n'est ni turque ni iranienne, mais bien un mélange syncrétique des héritages culturels turcs et iraniens<sup>7</sup>. En fait, le *Nawrouz*, fête ni musulmane ni turque

dont les origines remontent à une tradition de la civilisation iranienne préislamique, est célébré dans tout le bassin turco-persan et même au-delà, jusqu'en Mongolie<sup>8</sup>.

- 7 Un temps confiné dans des cénacles d'intellectuels, ce débat a rapidement été récupéré par les autorités turques qui, pour des raisons de politique tant intérieure qu'extérieure, levèrent l'interdiction de cette fête. Elles allèrent même plus loin en faisant du *Nawrouz* une fête officielle. En Ouzbékistan, au Kazakhstan, Turkménistan et Kirghizstan, les ambassades, centres culturels et écoles turcs participent même désormais aux festivités de *Nawrouz*. Ce volte-face montre bien que sur les voies du rapprochement avec l'Asie centrale turcophone, la Turquie n'a pas hésité à manipuler les symboles.

## Les contours mythiques de la turcité

- 8 La construction d'une « représentation de la turcité » ne s'arrête pas à ces quelques retouches. Elle passe aussi par la mise en exergue d'une histoire et d'une mémoire communes aux contours plutôt allégoriques. Légendes, épopées et mythes plus ou moins rancés ont ainsi été recyclés par la Turquie pour être intégrés dans un discours célébrant l'« unité » du monde *türk*. La parution du livre de Faruk Sümer (grand turcologue connu pour ses recherches sur les Oghuz, groupe ethno-linguistique *türk* auquel se rattachent les Azéris, les Turcs de Turquie et les Turkmènes) mérite, à cet égard, d'être signalée. Intitulé *Türk Cumhuriyetlerini Meydana Getiren Eller ve Türk Destanları* (Les bâtisseurs des Républiques turcophones et les gestes *türk*), il présente au lecteur les épopées de Manas, de Köroğlu, de Dede Korkut ou d'Alpamysh et connut à sa parution, en 1997, un important succès de librairie.
- 9 *Dede Korkut*, personnage légendaire qui compte beaucoup pour les Anatoliens, Azéris et Turkmènes, fait, par exemple, partie de ces « pères communs » dont la Turquie cherche à raviver la mémoire<sup>9</sup>. Ouvrages, séminaires, colloques et autres manifestations culturelles, populaires ou scientifiques qui célèbrent cet héritage commun reçoivent, dès lors, l'appui de la Turquie.
- 10 Au cœur de cette politique de rapprochement culturel, un personnage historique commun à tout le monde turc fait l'objet d'une attention particulière. Il s'agit d'Ahmet Yesevi<sup>10</sup>. Mystique du 12<sup>e</sup> siècle et originaire du sud de l'actuel Kazakhstan, Yesevi est un homme de foi qui a beaucoup influencé les peuples *türk* de son temps. Fondateur d'un ordre mystique, la *yeseviyya*, plus tard absorbée par la *nakchibendiyya* avant de réapparaître au 19<sup>e</sup> siècle, cet homme est considéré comme un demi-dieu par certains croyants en Asie centrale. Sa littérature, belle et rigoureuse, fut interdite pendant toute la période soviétique. Il fallut ainsi attendre la vague des indépendances pour la redécouvrir. Depuis 1991, on a, en Ouzbékistan post-soviétique, consacré beaucoup de livres et de manifestations scientifiques diverses à l'homme ou même à l'influence de son œuvre sur les mœurs<sup>11</sup>. Il devient un nouveau héros. Les Kazakhs, quant à eux, transforment sa modeste tombe en un grand lieu de pèlerinage grâce à l'appui de la Turquie. La création d'une université<sup>12</sup> portant son nom au Kazakhstan, l'organisation de plusieurs conférences internationales et l'édition de ses poèmes (*hikmetler*) constituent les principales mesures prises en vue de l'intégration de la « variable yesevi » dans la politique centrasiatique de la Turquie. Ceci dit, il importe de noter que si ces récits ou héros fondateurs sont redécouverts en Turquie comme les linéaments de quelque chose qui s'appellerait la turcité, il en va tout autrement dans les républiques d'Asie centrale,

plus promptes à les « nationaliser ». À Tachkent, Achkhabad ou Bichkek, on raisonne, ainsi, plus en termes de culture nationale que d'héritage commun.

## 2) Une politique intégrationniste de coopération linguistique et littéraire

- 11 La langue fut, d'emblée, l'un des principaux leviers de la politique turque en Asie centrale. Peu de temps après les indépendances, la parenté entre les différentes langues turques semblait pouvoir figurer une aire *türk*, dotée d'une identité forte. Comme les historiens ou les critiques littéraires, les linguistes turcs furent largement mobilisés. La tâche était de taille : il fallait composer des dictionnaires, des grammaires et surtout codifier un alphabet commun pour les langues centre-asiatiques toutes transcrites en cyrillique depuis les années 1940.
- 12 La recherche d'un alphabet commun
- 13 Lorsqu'on parle de langues turques, il ne faut pas s'y tromper ; cette dénomination occulte en réalité une grande diversité. On distingue, ainsi, de façon schématique quatre sous-groupes parmi les langues turques :
  - celui du sud-ouest (oghuz) inclut l'azéri, le gagaouze, le turc de Crimée, le turc de Turquie et le turkmène (du Turkménistan et d'Iran)
  - celui du nord-ouest (groupe *kiptchak*) comprend le bachkir, le karaïm, le karakalpak, le kazakh, le kirghize, le tatar de Kazan, etc.
  - celui du sud-est (*tchagataï*) rassemble principalement l'ouïghour et l'ouzbek.
  - celui du nord-est (groupe *sibérien* de l'Altaï), ne concernant pas notre sujet limité à la Turquie et à l'Asie centrale, englobe surtout le tulinien et le khakas<sup>13</sup>.
- 14 L'intercompréhension entre des locuteurs d'un même sous-groupe est plus ou moins possible mais devient très compliquée quand on passe de l'un à l'autre. Par exemple, un Turc d'Istanbul qui se rend à Bakou et à Achkhabad saura s'y faire comprendre, même s'il éprouvera plus de difficulté avec un Turkmène qu'avec un Azéri. En revanche, s'il se rend à Almaty ou Bichkek (groupe *kiptchak*), il sera obligé d'avoir recours à un interprète, à moins qu'il ne se rende uniquement au marché de la ville, où les marchands kazakhs ou kirghizes comptent de la même manière que dans les échoppes du Grand Bazar d'Istanbul.
- 15 Le rêve d'une langue littéraire commune à tous les peuples *türk* de la Sibérie, de l'Asie centrale, du Caucase et de l'Anatolie s'est toujours nourri de cette connexité linguistique. Ce rêve aura d'abord été celui d'intellectuels tatars de Kazan ou de Crimée, désireux d'opposer, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, un front uni à l'impérialisme tsariste. İsmail Gaspralı (Gasprinski), Tatar de Crimée, proposait ainsi dans son journal *Tercüman* d'unifier les langues *türk* en élaborant un parler commun, plutôt marqué par la variante d'Istanbul. À la même époque, Ilminsky, orientaliste célèbre qui avait l'oreille du tsar, proposait de doter chaque dialecte *türk* d'une grammaire spécifique. Pour des raisons essentiellement politiques, c'est Ilminsky qui l'emporta sur Gaspralı. Ainsi, au lieu d'une unification qui aurait renforcé le monde *türk* contre le monde slave, le pouvoir tsariste favorisa la diversification des langues turques, diversification encore accentuée quelques dizaines d'années plus tard avec la soviétisation de l'Asie centrale, divisée en plusieurs républiques dotées d'autant de langues nationales différenciées.
- 16 La question de l'intégration des langues turques refit son apparition après la disparition de l'URSS, surtout en Turquie. Rêvant un temps d'une langue commune, les Turcs

incitèrent leurs partenaires d'Asie centrale à adopter l'alphabet latin<sup>14</sup>. En fait, un peu dans la veine des projets initiés par les réformateurs turco-tatars un siècle auparavant, les linguistes turcs s'étaient attelés dès le début des années 1990 à la création d'un alphabet commun à toutes les langues *türk*. Pour réaliser ce programme, une organisation appelée TÜRKSOY, *Türk Kültür ve Sanatları Ortak Yönetimi* (Organisation d'Administration Commune de la Culture et des Arts Türk) avait même été mise sur pied à la suite d'un accord entre les principaux ministres de la Culture et de l'Éducation des États turcophones (les quatre d'Asie centrale, la Turquie et l'Azerbaïdjan)<sup>15</sup>. Dirigé par Ahmet Bican Ercilasun, le responsable de la très officielle *Türk Dil Kurumu* (Fondation de la langue turque, institution prestigieuse créée par Atatürk pendant son règne réformiste) et impliquant de nombreuses institutions (dont l'Université de Marmara), le projet aboutit à l'adoption d'un alphabet commun *türk* de 34 lettres latines<sup>16</sup>. L'éventail étant assez large, il permettait en principe l'expression et la transcription de toutes les langues *türk*<sup>17</sup>. L'idée des concepteurs du projet était que chaque État puisse puiser ce qui lui convenait dans cet alphabet. Les linguistes turcs n'attendaient pas de leurs partenaires centrasiatiques qu'ils l'adoptent tel quel mais plutôt qu'ils s'en inspirent pour mener à bien leurs réformes linguistiques<sup>18</sup>.

- 17 Le résultat obtenu est plutôt mitigé. Azéris (dès décembre 1991), Tatars de Crimée et Karakalpaks<sup>19</sup> adoptèrent un alphabet latin conforme au *Ortak Türk Alfabesi* (alphabet turc commun). En revanche, en Asie centrale, les deux États - Ouzbékistan (en septembre 1994) et Turkménistan (avril 1993)<sup>20</sup> - qui ont latinisé leur transcription ne se sont pas référés aux propositions des Turcs. Quelques lettres diffèrent, notamment, en turkmène. Animé par une logique de différenciation, Achkhabad a, en effet, adopté le signe de la livre anglaise pour le son « J » (le son « je » en français). L'ouzbek a, pour des raisons de commodité, adopté un alphabet capable d'être transcrit avec n'importe quel clavier international en excluant les signes trop particuliers. Le projet proposé par les Turcs n'a donc pas obtenu l'adhésion unanime des centrasiatiques mais les débats linguistiques n'étant pas totalement clos, rien n'exclut son utilisation dans les années à venir.

## La coopération littéraire

- 18 La fabrication d'une « représentation de la turcité » passe aussi par une intégration des littératures en langues *türk*, vaste projet auquel se sont attelées nombre d'organisations de Turquie, plus ou moins soutenues par des associations similaires dans l'aire *türk*. La plus grande initiative en vue d'une intégration culturelle fut celle du *Atatürk Yüksek Kurumu* (Haut Conseil Atatürk) qui, par l'intermédiaire d'une de ses branches, l'*Atatürk Kültür Merkezi* (Centre Culturel Atatürk) a conçu un Projet de littérature du monde *türk*, dont l'un des objectifs avoués est de tendre à une unification de la culture de tous les États turcophones<sup>21</sup>. Mis en œuvre en 1995, ce projet s'attache d'abord à la compilation d'œuvres littéraires sous forme d'encyclopédies<sup>22</sup>.
- 19 Histoire de la littérature du monde *türk* : les auteurs ont l'ambition de répertorier toutes les grandes œuvres représentatives du monde *türk* « des origines » - le projet n'a pas arrêté de date de départ - « jusqu'à nos jours ». Procédant par ordre chronologique, le

travail prévoit de rassembler toute la production dans 13 volumes d'environ 600 pages chacun.

- **Encyclopédie des personnalités littéraires du monde *türk*** : ce projet bibliographique de tous les écrivains et poètes de langue *türk* obéit à un ordre alphabétique des noms. Cette encyclopédie devrait se composer de 5 volumes de 600 pages.
  - **Dictionnaire encyclopédique de tous les concepts et termes de la littérature du monde *türk*** : ce dictionnaire doit faire un inventaire de toutes les notions fondamentales les plus utilisées dans la littérature des différents États turcophones, contemporains ou passés. Ce travail sera condensé dans 4 volumes de 600 pages.
  - **Anthologie des idées et des styles de la littérature du monde *türk*** : il s'agit de réunir en 8 volumes de 600 pages une présentation de tous les styles littéraires et des idées.
- 20 Les promoteurs de ce projet prévoient de diffuser ces encyclopédies dans l'ensemble du monde *türk*. Rédigé en turc (et bientôt en ouzbek, azéri et kazakh), ce travail a pour ambition de fournir des ouvrages de référence aux nouveaux programmes scolaires. En Turquie, on a déjà commencé à sensibiliser écoliers et étudiants à la richesse de la littérature *türk*. En revanche, en Asie centrale, en l'état actuel des choses, l'introduction de ces œuvres dans les programmes n'est pas acquise. Les Ministères de l'éducation nationale des différentes républiques sont, en effet, avant tout soucieux de concevoir des 'programmes nationaux'.
- 21 De manière moins grandiose mais sans doute plus réaliste, les Turcs travaillent déjà à présenter la littérature de chacune des républiques centrasiatiques en Turquie. Les œuvres des écrivains kazakhs Abaï et Oljas Suleïmanov, du kirghize Tchinguiz Aïtmatov, l'épopée *Manas* bien sûr, mais aussi les livres des turkmènes Makhtumkuli et Hudaynazarov et enfin des ouzbeks Abdurrauf Fitrat<sup>23</sup> et Abdullah Kadiri<sup>24</sup> se trouvent désormais, en traduction, sur les étagères des librairies d'Istanbul. Les penseurs djadids sont, eux aussi, depuis quelques années étudiés en Turquie. À l'inverse, on constate une méconnaissance générale des auteurs turcs en Asie centrale. Pendant la période soviétique, seuls les auteurs communistes étaient autorisés à être traduits et diffusés. On lisait donc surtout Nâzım Hikmet, poète communiste turc mort à Moscou en 1963 ou Aziz Nesin dont une pièce de théâtre était encore jouée récemment au théâtre Navoï de Tachkent. Depuis la fin de l'URSS, ils sentent, néanmoins, un peu le soufre et n'ont guère été remplacés par d'autres écrivains de Turquie.
- 22 Soulignons enfin la sortie prochaine d'un manuel d'histoire du monde *türk*, préparé par le Ministère turc de l'Éducation nationale et destiné à être utilisé dans toutes les républiques turcophones. Là aussi, on peut émettre des doutes sur sa capacité à franchir le seuil des écoles d'Asie centrale, surtout celles d'Ouzbékistan<sup>25</sup>. Mais le fait que de telles initiatives existent montre sans doute que certains milieux croient en Turquie au succès de la coopération avec le monde *türk*. En définitive, c'est surtout dans le domaine de l'éducation que la politique turque connaît ses plus grands succès.

### 3) La coopération éducative : forces et enjeux<sup>26</sup>

#### Échange d'étudiants et ouverture d'écoles publiques

- 23 Prendre part à la formation des futures élites de l'Asie centrale post-soviétique : tel est le pari de la politique consistant à accueillir des milliers d'étudiants du monde *türk* dans les universités de Turquie. Lancée en 1992-93, l'idée voit sa première concrétisation grâce à

une série d'accords au niveau ministériel entre la Turquie et les nouvelles républiques d'Asie centrale<sup>27</sup>. Appelé « Projet 10 000 étudiants du monde *türk* », le programme évalue chaque année le nombre d'étudiants par pays susceptibles d'être accueillis dans les universités turques.

#### Nombre d'étudiants inscrits dans les universités turques en 1996/97<sup>28</sup>

Azerbaïdjan	1793
Kazakhstan	1178
Kirghizstan	804
Ouzbékistan	438
Turkménistan	226
Le reste des communautés <i>türk</i> d'Asie	1710
Pays balkaniques	1396
<b>Total</b>	<b>9545</b>

- <sup>24</sup> Ce tableau n'est qu'un instantané car les chiffres évoluent chaque année en fonction des diplômés, du renouvellement ou non des contrats, des abandons d'étudiants<sup>29</sup>, etc. Il s'agit, ainsi, d'un formidable thermomètre des relations qu'entretiennent ces États avec la Turquie. Remarquons d'emblée que les pays qui envoient le plus d'étudiants en Turquie sont l'Azerbaïdjan et le Kazakhstan. Les bonnes relations politiques qu'entretient la Turquie avec ces États expliquent en partie leur bonne volonté. L'Ouzbékistan, le pays le plus peuplé d'Asie centrale, envoie de moins en moins d'étudiants en Turquie, à cause de la détérioration de ses relations politiques avec Ankara. Alors qu'il y avait 438 étudiants ouzbeks en 1996-97, leur nombre a chuté à 12 en janvier 2000, au lendemain de la crise politique entre les deux pays<sup>30</sup>. Les étudiants turkmènes sont, pour leur part, de plus en plus nombreux à venir en Turquie. En janvier 2000, ils étaient plus de 1800 à suivre des études dans les universités turques<sup>31</sup>. Les pays balkaniques envoient, eux aussi, de plus en plus d'étudiants.

#### Quotas réservés à chaque république pour l'année universitaire 97/98<sup>32</sup>

Azerbaïdjan	175
Kazakhstan	175
Kirghizstan	175
Ouzbékistan	175
Turkménistan	175
Le reste des communautés <i>türk</i> d'Asie	500



Pays balkaniques	300
<b>Total</b>	<b>1675</b>

- 25 Le quota de 500 étudiants affecté aux communautés *türk* d'Asie concerne essentiellement les populations turcophones de la Fédération de Russie et du Caucase. Ankara entend ainsi renforcer les liens avec ces populations qui, bien que sujets de la Fédération russe, ne vivent pas moins généralement dans des républiques qui disposent d'une très large autonomie.
- 26 Les matières les plus prisées par les étudiants sont les disciplines techniques, commerce international, mathématiques, chimie, physique et informatique. Les disciplines littéraires ne sont pas négligées pour autant puisque le développement de la turcologie est l'un des soucis des autorités turques conscientes des plus-values symboliques que cette dernière peut apporter.

#### Nombre d'étudiants turcs inscrits dans les universités centrasiatiques en 1996/97<sup>33</sup>

Azerbaïdjan	27
Kazakhstan	12
Kirghizstan	34
Ouzbékistan	103
Turkménistan	36
Autre	6
<b>Total</b>	<b>218</b>

- 27 Le nombre de Turcs inscrits dans les universités centrasiatiques est en hausse ces dernières années même s'il reste globalement faible. Paradoxalement, la Turquie envoie plus d'étudiants dans les pays qui en envoient le moins. Le cas de l'Ouzbékistan est assez révélateur, puisqu'il reçoit beaucoup d'étudiants de Turquie.
- 28 Les accords signés entre la Turquie et les républiques d'Asie centrale permettent aux Turcs d'ouvrir des établissements d'enseignement dans les républiques indépendantes. Nombre d'écoles primaires, centres linguistiques, lycées et universités furent ainsi inaugurés par des personnalités turques lors de visites officielles en Asie centrale. Des lycées dits *Anadolu Koleji* (lycées à caractère scientifique de très bonne réputation) ont été créés par la République turque qui délègue la gestion de ces établissements à l'Ambassade ou, plus exactement, à l'attaché linguistique. Ce dernier est un véritable ministre dans son pays de mutation. Plus actif que son collègue attaché culturel - il a plus de travail que lui -, il doit superviser de nombreux dossiers, qu'il s'agisse des échanges d'étudiants, des écoles turques ou des universités créées sur place<sup>34</sup>.

**Établissements d'enseignement ouverts par les autorités turques en Asie centrale, en 1997/98<sup>35</sup>**

Azerbaïdjan	2
Kazakhstan	1
Kirghizstan	3
Ouzbékistan	8 *
Turkménistan	3
Tadjikistan	1
Total	18

**\*LE GOUVERNEMENT OUZBEK VIENT DE FERMER TOUTES LES ÉCOLES PUBLIQUES TURQUES PRÉSENTES EN OUZBÉKISTAN. LE MOTIF EST TOUJOURS LE MÊME : LES RELATIONS POLITIQUES SE SONT DÉTÉRIORÉES ENTRE LES DEUX PAYS.**

- 29 Ne donnant pas le détail des établissements, ce tableau exige quelques précisions supplémentaires. Au Kazakhstan, les statistiques font, en fait, référence à l'unique centre de langue turque créé par l'Ambassade. L'université turco-kazakhe répond à une autre logique. Sa gestion est plus complexe. On reviendra donc sur ce point plus longuement. La politique turque au Kazakhstan consiste surtout à envoyer des professeurs dans des établissements kazakhs<sup>36</sup>. Au Kirghizstan et au Turkménistan, l'État turc a créé des lycées professionnels en réponse à une demande d'enseignement pratique de la part de ces deux États.

### La coopération universitaire : principal vecteur de diffusion de discours « turcique » de la Turquie

- 30 La coopération universitaire occupe une place non négligeable dans la stratégie turque d'ouverture vers l'Asie centrale. Outre la création d'un « conseil universitaire » à l'échelon du monde *türk*, qui donne lieu à des rencontres régulières entre universitaires des deux côtés, la Turquie a financé la création de deux universités d'État, l'une au Kazakhstan et l'autre au Kirghizstan.
- 31 L'université turco-kazakhe Ahmet Yesevi mérite un développement particulier pour différentes raisons<sup>37</sup>. Comme son nom le laisse deviner, elle est dédiée à ce mystique *türk* du 12<sup>e</sup> siècle, qui, comme indiqué précédemment, tient une place très importante dans le patrimoine culturel de pratiquement tous les peuples *türk*, notamment Anatoliens, Turkmènes, Kazakhs et Ouzbeks. L'université exploite à l'extrême cette mémoire « commune » du mysticisme de Yesevi. Construite en plein milieu de la steppe, en bordure de la ville historique de Turkestan, patrie d'Ahmet Yesevi et berceau de la *yeseviyya*, l'université impressionne avant tout par sa taille : plus de 300 hectares lui ont été cédés par les autorités kazakhes. Un projet d'agrandissement du campus est même à l'étude et permettra l'augmentation de la capacité d'accueil qui dépasse déjà les 10 000 étudiants. Affichant un caractère *türk* au sens global du terme, elle veut attirer des étudiants de l'ensemble des États turcophones même si, à l'heure actuelle, plus de 90 %

des inscrits sont originaires du Kazakhstan. Les étudiants venus de Turquie constituent une minorité (environ 500), mais les administrateurs assurent que leur part va augmenter dans les années à venir<sup>38</sup>. La direction est mixte, moitié kazakhe, moitié turque. L'université est très marquée par le charisme de Namık Kemal Zeybek<sup>39</sup>, ancien ministre de la Culture et proche de l'ancien président turc Süleyman Demirel.

- 32 Les matières enseignées vont de l'histoire et de la philologie à la médecine et au tourisme. D'autres villes voisines comme Tchimkent et Kentau accueillent des annexes de l'université. Les Turcs ont tendance à privilégier les sciences humaines, la turcologie et l'histoire notamment, mais leurs partenaires kazakhs sont obligés de tenir compte des consignes du gouvernement qui imposent une nette priorité aux matières scientifiques.
- 33 L'objectif de l'université est de « former les jeunes de la République de Turquie, de la République du Kazakhstan et des autres républiques et communautés *türk* sous un même toit dans l'optique de la conscience *türk* (*Türklük bilinci*) et selon les normes de l'enseignement international moderne »<sup>40</sup>. Dans la pratique, cela passe par l'enseignement du turc de Turquie aux jeunes kazakhs, par la sensibilisation à l'histoire commune, aux mouvements d'idées, à la géographie et à l'actualité politique... du monde *türk*. Les élèves venus de Turquie apprennent le kazakh et le russe - qui constituent avec le turc les trois langues d'enseignement. Le règlement exige que chaque étudiant diplômé soit en mesure de parler couramment le turc et le kazakh<sup>41</sup>.
- 34 Si cette université est souvent considérée comme un laboratoire de la turcité par les Turcs, les Kazakhs ont en revanche tendance à la considérer avant tout comme un établissement kazakh. Il s'agit, en effet, de la plus grande université du sud du pays et elle est particulièrement importante pour un régime en panne de symboles<sup>42</sup>. Région en crise, le sud du Kazakhstan pourrait être redynamisé grâce à cette université, pense-t-on du côté kazakh. L'idéal turkiste est donc moins fort chez les Kazakhs que chez leurs partenaires turcs. Ces derniers font une lecture *türk* de Yesevi tandis que celle de leurs partenaires est nationale et kazakhe<sup>43</sup>. En Turquie, cet établissement est parfois critiqué pour son coût excessif. On estime que de telles dépenses n'auraient pas dû se faire dans le désert qu'est la région de Turkestan-Chimkent. Ses défenseurs rétorquent que c'est le lieu qui est très important. Hautement symbolique, la région de naissance de Yesevi peut, assurent-ils, à nouveau être un centre de rayonnement de la turcité.

## L'université Manas au Kirghizstan

- 35 Le choix du nom de cette université n'est pas neutre. Faisant référence à la grande geste kirghize *Manas*, dont le millénaire fut très officiellement fêté en 1995, cette université créée en collaboration avec la Turquie ressemble à celle de la ville kazakhe de Turkestan.
- 36 Inaugurée le 13 novembre 1998 lors de la visite officielle du président Süleyman Demirel au Kirghizstan, elle est cependant d'une taille beaucoup plus modeste puisque pour l'année universitaire 1997-1998, on y dénombrait à peine 500 étudiants - ce chiffre étant appelé à augmenter dans les années à venir<sup>44</sup>.
- 37 L'esprit qui anime cette université est le même que celui qui règne à Turkestan. La turcité est clairement placée au cœur de la mission pédagogique et idéologique de cet établissement. La lecture de la charte fait penser à celle de l'université Ahmet Yesevi<sup>45</sup>. D'autres structures d'enseignement supérieur existent, évidemment, dans la capitale Bichkek, qui compte même deux autres universités étrangères, une russo-kirghize et une

autre américaine. Le directeur de cette dernière, John Clarks, parfaitement turcophone pour avoir été volontaire des *peace corps*<sup>46</sup> en Turquie dans les années 1970, juge positivement cet établissement qu'il qualifie cependant de moins dynamique que l'université privée turque, *Ala Taou*.<sup>47</sup>

- 38 Il est encore trop tôt pour mesurer l'impact réel de cette université et sa portée politique. Les premiers diplômés ne sortiront qu'en 2003 ou 2004 mais tout porte à croire qu'elle sera fréquentée par une jeunesse désireuse d'une ouverture sur le monde extérieur<sup>48</sup>.
- 39 Les efforts déployés par la Turquie pour la diffusion du turc de Turquie en Asie centrale ne se limitent pas à l'école. La télévision occupe une place importante dans la politique culturelle et linguistique de la Turquie.

### **Avrasya : la dimension audiovisuelle de la diffusion du turc de Turquie en Asie centrale**

- 40 Soucieuse de ne pas se laisser distancer sur le marché international des télécommunications, la Turquie avait en fait, bien avant l'indépendance des républiques centre-asiatiques, manifesté son intérêt pour une présence turque sur les ondes. Le lancement par la fusée Ariane du satellite turc de communication *Türksat* - originellement prévu pour la communauté turque d'Europe occidentale - rendit possible la diffusion de deux chaînes de télévision (*Avrasya* et *TRT International*). Ces deux canaux se partagent le temps d'antenne accordé à la Turquie par les États d'Asie centrale<sup>49</sup>. Les accords signés diffèrent légèrement en fonction du pays et mesurent assez fidèlement l'intérêt et l'ouverture des uns et des autres à la culture turque. Par exemple, le Turkménistan a demandé plus d'heures d'émission que l'Ouzbékistan, le Kazakhstan plus que le Kirghizstan.
- 41 Le contenu pose problème. Certains voudraient qu'*Avrasya* diffuse uniquement des informations sur le monde *türk*<sup>50</sup>, car elle est au service de la turcité et doit permettre aux différents peuples *türk* de mieux se connaître. La littérature, l'histoire et la géographie de chacun des États font ainsi l'objet de la majeure partie des programmes. La prépondérance de la Turquie, sans être explicitement mise en avant, est cependant partout sous-jacente, que ce soit dans la nature des émissions ou bien dans la langue utilisée - le turc de Turquie. Un projet initial prévoyait d'utiliser sur cette chaîne une langue turque simplifiée, capable d'être comprise par les centrasiatiques. Abandonné, il réapparaît de temps en temps dans les colonnes de la presse turque<sup>51</sup>.
- 42 Il est difficile de mesurer la popularité ou l'impopularité de la chaîne en Asie centrale. Une chose est sûre, tout le monde connaît son existence. Les intellectuels la regardent et la comprennent un peu. Le quidam a tendance à lui préférer les chaînes russes ou nationales plus familières et plus proches. Mais cela ne permet pas de dire que le projet *Avrasya* est un échec. Au contraire, avec cette chaîne de télévision, la turcophonie et la turcité disposent d'un canal de diffusion non négligeable.
- 43 L'une des principales caractéristiques de la politique culturelle turque en Asie centrale consiste à multiplier et à « épaisir » les points communs entre la Turquie et les « républiques sœurs », par le biais notamment de l'éducation et de la formation des nouvelles élites. Marquée dès le départ par un fort « anatolocentrisme », cette politique cherche néanmoins depuis quelques années à tenir davantage compte de la diversité et de la complexité des sociétés centrasiatiques. Le but ultime de cette politique est de parvenir à forger une turcité commune dans laquelle se reconnaîtraient tous les peuples turciques.

Mais force est de constater qu'après dix ans d'échanges culturels entre les États turcophones, la dichotomie demeure entière entre la conception turque de la turcité et celle des peuples d'Asie centrale. Si la première est intégrationniste, les secondes sont exclusivistes et cherchent avant tout à renforcer les nouvelles entités nationales. La conciliation des deux approches suppose une entente politique entre tous les États concernés, mais cette dernière se fait toujours autant désirer.

« Aujourd'hui, l'Union Soviétique est notre amie, notre voisine et notre alliée. Nous avons besoin de cette amitié. Mais personne ne peut aujourd'hui prévoir ce qui se passera demain. Cette Union, comme l'Empire ottoman, comme l'Autriche-Hongrie, peut se fragmenter. Les nations qu'elle détient aujourd'hui peuvent lui échapper un jour. Le monde peut parvenir à un nouvel équilibre. Ce jour-là, la Turquie doit savoir ce qu'elle a à faire. Nous avons des frères qui vivent sous l'administration de cet allié. Ces frères ont la même foi et la même croyance que nous. Nous devons être prêts à les soutenir (sahip çıkmak). Être prêt ne signifie pas se taire et attendre ce jour-là. Il faut se préparer. Comment les nations se préparent-elles à cela ? En conservant des ponts culturels vivants. La langue est un pont, l'histoire est un pont. Nous devons plonger dans notre passé et nous unir dans ce passé commun brisé par les événements. Nous ne pouvons pas attendre qu'ils (les Turcs de l'extérieur) s'approchent de nous. Nous devons aller de nous-mêmes vers eux »<sup>52</sup>

- 44 Attribuée à Mustafa Kemal Atatürk qui l'aurait prononcée lors de son discours marquant le dixième anniversaire de la fondation de la République turque, en 1933, cette longue citation, dont le caractère reconstruit est plus qu'apparent, a une valeur biblique pour la plupart des expatriés turcs travaillant en Asie centrale, notamment pour les professeurs de langue et pour les diplomates envoyés dans la région pour souder leur pays à ces jeunes « États frères ». En dépit du paradoxe - car c'est finalement, aussi un peu au nom du kémalisme que la Turquie s'est toujours tenue à distance de l'Asie centrale - les idées de Mustafa Kemal occupent une place non négligeable dans la stratégie de séduction des républiques turcophones.

## La promotion des idées d'Atatürk en Asie centrale

- 45 Il existe de nombreux modes de diffusion des idées d'Atatürk en Asie centrale. À Bichkek, une fondation portant le nom d'Atatürk a été créée à partir de 1996 et installée dans le même local que les bureaux de la représentation de TIKA. Selon le responsable de cette fondation, Asan Ormusev, homme d'une quarantaine d'années et auteur d'une biographie du président Akaev, les objectifs de la fondation sont multiples. Grâce à ses conférences, à ses séminaires et à sa bibliothèque, elle entend d'abord diffuser les grandes idées d'Atatürk en permettant à la population de se documenter sur le personnage<sup>53</sup> Un buste d'Atatürk a été érigé dans un grand parc de la capitale kirghize à la suite d'une initiative commune de la fondation et de l'ambassade de Turquie.
- 46 Au Turkménistan, une statue grandeur nature d'Atatürk trône au milieu d'un parc public, en plein centre-ville, en face de l'ambassade de Turquie. Le parc, aménagé par une société turque, a été inauguré par Süleyman Demirel lors d'une visite officielle à Achkhabad, en novembre 1998. Au Turkménistan, plus que dans les autres républiques, l'image du fondateur de la Turquie se diffuse aisément, et le président Saparmurad Niyazov s'est même inspiré du nom d'Atatürk pour s'autoproclamer *Türkmenbachi*. Les milieux diplomatiques occidentaux présents dans la capitale turkmène affirment qu'il envisageait même de se

faire attribuer le nom de Atatürkmen. Il a finalement préféré le titre de « chef des Turkmènes » à celui de père.

## La place du discours kémaliste dans la politique turque en Asie centrale

- 47 Les établissements d'enseignement turcs présents en Asie centrale jouent aussi un rôle important dans la diffusion de l'*Atatürkçülük* (littéralement, en français, Ataturquisme). Ainsi, l'université Ahmet Yesevi a organisé, en octobre 1999, une conférence internationale sur le père fondateur de la République turque, ses idées et le caractère actuel de ses réformes. Réunissant plus de 50 conférenciers venant du monde entier, cette conférence cherchait à démontrer le caractère universel du modèle kémaliste. Des universitaires du monde arabe invités à cette conférence ont rappelé l'influence du kémalisme sur les élites nationales de leurs pays au lendemain des décolonisations.
- 48 En Ouzbékistan, cette mission a d'abord été accomplie par les écoles privées turques qui firent paraître en ouzbek un livre sur la vie d'Atatürk, ses idées et sa perception par les grands hommes politiques de son temps. Ces écoles gérées par les *fethullahçı* (du nom de Fethullah Gülen, leader d'un mouvement d'obédience nourdjou) font ainsi d'une pierre deux coups. En payant leur écot aux idées laïques de Mustafa Kemal<sup>54</sup>, ils rassurent à la fois les autorités turques et le président Karimov qui se sont toujours méfiés d'eux<sup>55</sup>. Karimov comme Niazov avouaient, en effet, au lendemain des indépendances leur admiration pour les idées kémalistes. Depuis les choses ont changé : leurs idées sont fondamentalement les mêmes mais ils ne s'inscrivent plus dans sa filiation.
- 49 Ce qui est intéressant dans cette construction d'un discours kémaliste à destination de l'Asie centrale, c'est d'abord la volonté de réconcilier un héritage kémaliste originellement très fermé, voire hostile à toute solidarité avec les *Diş Türkler*, avec la nouvelle géographie des possibles (l'ouverture à l'Asie centrale). Cela tient un peu, à l'examen, du grand écart mais cela avait l'avantage de rassurer tout le monde à bon compte. Cela permettait à la fois à la Turquie de désarmer les critiques sur un éventuel resurgissement du panturquisme et de proposer à l'Asie centrale un modèle politique moderniste et laïque<sup>56</sup>. Si le modèle kémaliste parut, un temps, séduire les nouveaux régimes, cela ne dura que l'espace d'un instant. Les indépendances désormais consolidées, ces derniers préférèrent plutôt parler en termes de modèles nationaux.

### Le journal *Zaman* en Asie centrale

Unique périodique turc présent dans les quatre coins du monde (Europe, Australie, Amérique), *Zaman* constitue un des piliers de la présence turque en Asie centrale où il est édité dans chaque capitale, sauf à Tachkent, depuis 1992/1993. Porte-parole des Nourdjous (*Nurcu*) et de leur leader, Fethullah Gülen, il défend en Asie centrale la même cause qu'en Turquie, mais de façon beaucoup plus subtile.

#### *Un journal turc de dimension internationale*

En Turquie, le premier numéro de *Zaman* a paru le 3 novembre 1986, à l'initiative d'un groupe d'intellectuels conservateurs partagés entre l'adhésion à la ligne politique du Parti de l'Ordre National de Necmettin Erbakan et le positionnement dans la mouvance de Fethullah Gülen, personnalité religieuse nourdjou très en vue dès cette époque. Après une longue période de tergiversations, la direction du quotidien a choisi de suivre la mouvance de Fethullah Gülen, devenu depuis, en

quelque sorte, le président d'honneur du journal. Le directeur général en est Hüseyin Gülerce, un homme connu pour sa fidélité à la communauté nourdjou. Depuis le début des années 90, *Zaman* affiche ouvertement ses convictions. Le chef de la communauté nourdjou trouve ici -et dans l'hebdomadaire *Aksiyon*- une tribune exceptionnelle. Des figures éminentes du mouvement y occupent des postes clés (Latif Erdoğan, İsmail Büyükcşelebi et Fehmi Kuru, tous trois principaux responsables de la publication).

Le journal occupe une place importante dans la presse en Turquie où il se signale par un tirage quotidien d'environ 300 000 exemplaires, chiffre qui le place dans la bonne moyenne des grands quotidiens populaires du pays. Faisant une large place aux débats et à des analyses approfondies de l'actualité, *Zaman* donne l'image d'un quotidien sérieux, mené par des professionnels du journalisme moderne. Édité aussi dans quelques-unes des principales villes de province (Adana, Erzurum, Izmir et Istanbul), il bénéficie d'une bonne diffusion à travers tout le pays.

Dès le départ, les dirigeants du journal ont cherché à doter celui-ci d'une stature internationale en mettant en place, dans divers pays (notamment aux États Unis, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Roumanie), des éditions locales. Celles-ci utilisent généralement la langue vernaculaire, sauf en Allemagne et aux États-Unis où le lectorat se compose surtout d'expatriés turcs. L'Allemagne, avec ses quatre millions d'immigrés, constitue pour le journal un marché particulièrement important. Publié en Asie centrale, *Zaman* est également présent en Azerbaïdjan (5 fois par semaine, tirage : 7 300 exemplaires), ainsi qu'en Bachkirie et au Tatarstan, avec pour chacune de ces républiques un tirage de 3000 à 3400 exemplaires. Le journal ne dispose pas d'édition moscovite, mais un correspondant permanent qui travaille avec ses collègues de Oufa et de Kazan et informe les lecteurs du *Zaman*, à travers le monde entier, sur les développements de l'actualité en Russie.

#### *Zaman en Asie centrale turcophone*

Suivant une logique d'implantation caractéristique des nourdjous, les représentants de la communauté de Fethullah Gülen arrivent en Asie centrale dès 1991-1992 pour évaluer les besoins des nouveaux États. En l'espace de quelques mois, grâce à des contacts noués avec des journalistes sur place, des bureaux sont créés à Almaty, Bichkek, Achkhabad et Tachkent où l'aventure du *Zaman* sera de courte durée puisque la crise politique qui éclate entre la Turquie et l'Ouzbékistan en 1994 a pour conséquence directe la fermeture du quotidien.

*Zaman Kazakhstan* propose une édition hebdomadaire comme la plupart des journaux du pays. Tiré à plus de 15 000 exemplaires (il avait commencé à moins de 10 000) et rédigé en turc, kazakh et russe, il a réussi en peu de temps à se faire une place dans la presse écrite du Kazakhstan même si on ne peut pas le comparer à des journaux comme *Panorama*, *Egemen Kazakstan* ou *Karavan*, ce dernier étant soutenu par de grands milieux financiers de l'ancienne capitale, Almaty. La communauté turque expatriée et les Kazakhs qui travaillent dans les entreprises turques constituent l'essentiel de son lectorat. Il vit grâce aux nombreuses firmes turques (restauration, construction, commerce) dont il assure la publicité et qu'il contribue à faire connaître à travers l'ensemble du pays<sup>57</sup>.

*Zaman Kirghizstan* bénéficie d'une situation comparable. Avec un tirage de plus de 10 000 exemplaires, il est loin de pouvoir concurrencer des journaux kirghizes de langue russe comme le *Vecherniy Bichkek*. Ses pages en turc, kirghize et russe lui

attirent un lectorat diversifié, même s'il est surtout destiné au monde de la coopération économique et éducative turco-kirghize. Par le biais des lycées turcs, présents dans chaque ville importante, il parvient à toucher tout le territoire. *Zaman Turkménistan* regroupe, dans ses locaux d'Achkhabad, 4 journalistes turcs permanents et une quinzaine de Turkmènes. L'hebdomadaire compte parmi les meilleurs d'un pays où la situation de la presse est problématique depuis l'indépendance. Tiré à 16 000 exemplaires, il est avant tout le reflet du dynamisme de la présence turque dans une capitale au paysage urbain complètement transformé par les entreprises turques.

Une des missions que la direction de *Zaman* assigne à ses représentations en Asie centrale est de jouer un rôle de passerelle entre la Turquie<sup>58</sup> et l'Asie centrale. Il est fréquent de trouver dans les colonnes des *Zaman* publiés dans les républiques centrasiatiques des reportages sur la Turquie ou des articles historiques sur les grands intellectuels turcs, l'Empire ottoman, la société turque, etc. L'utilisation de trois langues -turc, langue vernaculaire et russe- parfois d'une quatrième, l'anglais, permet de toucher tous les lectorats et toutes les communautés ethniques. Le journal occupe une place très importante dans la vie des Turcs expatriés en Asie centrale où lycées, entreprises et même ambassades composent avec un organe dont les journalistes se considèrent comme les représentants de la Turquie, un pays qu'ils entendent servir<sup>59</sup> en diffusant sa langue et ses « idées », en l'occurrence celles de la communauté de Fethullah Gülen.

*Zaman* joue un rôle non négligeable dans le développement d'une sphère d'influence turque en Asie centrale. Sa présence dans le paysage médiatique de ces pays peut aider à long terme à un réel rapprochement entre les langues turciques, à tel point que certains de ses journalistes le comparent déjà au *Tercüman*, le journal de Gaspıralı, qui était lu au début du siècle d'Istanbul à Kachgar.

---

## NOTES

1. Les émigrés originaires du Caucase ou d'Asie centrale, installés en Turquie à partir de la russification puis de la soviétisation de ces territoires, jouèrent un rôle fondamental dans la diffusion des œuvres des écrivains turkestanais ou caucasiens turcophones. Pour une liste quasi-complète des publications de ces émigrés, voir Lowell Bezanis, "Soviet Muslim Emigrés in the Republic of Turkey", *Central Asian Survey*, n° 13, 1994, pp.59-180. URI : <http://dx.doi.org/10.1080/02634939408400852>
2. Timour Muhidine, « Les relations culturelles entre la Turquie et l'Asie centrale turcophone », *Anka*, n° 22/23, 1994, pp. 113-121.
3. Iristay Kuckartaev, "Özbekistanda Nevruz Bayramı" (La fête de Nawrouz en Ouzbékistan), *Türk Yurdu*, 1995, dossier spécial, pp. 90-95
4. E. Kh. Arifkhanova, "Rol' Mahalli v vozrozhdenii nacional'nyx tradicii uzbekskogo naroda" (le rôle de la Mahalla dans la renaissance des traditions nationales du peuple ouzbek), *Obchestvennye Nauki v Uzbekistane*, juillet 1998, pp.24-30. Pour le Tadjikistan, on peut se reporter à la



contribution d'Ali Athar, "Nawruz in Tadjikistan, Ritual or Politics?", dans le livre édité par T. Atabaki et J. O'Kane, *Post Soviet Central Asia*, Londres, Tauris Academic Studies, 1998, pp. 231-247.

5. Mahmut Tezcan, "Türk Coşkusunun Simgesi Nevruz" (Nevruz, symbole de la joie turque), *Türk Dünyası*, numéro spécial sur Nawrouz, pp. 26-29.

6. La légende de l'Ergenekon est, en fait, partagée par plusieurs traditions. L'Ergenekon est ainsi, semble-t-il, d'abord mentionné dans le récit des origines des Mongols. C'est le nom d'une plaine entourée de montagnes qui aurait servi de refuge à deux princes mongols et à leurs femmes pourchassés par les Tatars. Au bout de quatre cents ans, leurs descendants devinrent nombreux et parvinrent à en sortir en faisant fondre, sur le conseil d'un forgeron, un flanc de montagne. Ces éléments sont essentiellement extraits de l'article de P. N. Boratav dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> édition, Leyde & Paris, J. Brill et G. -P. Maisonneuve & Larose, 1965, tome 3, p. 726. Pour une version turque de la légende, on peut se reporter au livre de Fuad Köprülü, *Türk Edebiyatı Tarihi* (Histoire de la littérature turque), Istanbul, 1926.

7. Mustafa Aksoy, "Kültür Sosyolojisi Açısından Nevruz Kavramı" (la fête du d'un point de vue de sociologie culturelle), *Yeni Türkiye*, juin 1997, tome 2, 1997, pp. 447-462. URL : <http://www.j-humansciences.com/ojs/index.php/IJHS/article/download/82/80>

8. Également interdit en Mongolie pendant les années de sujétion au communisme, le Nawruz est de nouveau fêté et chômé à partir de 1990. Françoise Aubin, « Renouveau gengiskhanide et nationalisme dans la Mongolie postcommuniste », *CEMOTI*, juillet-décembre 1993, pp. 137-203. URL : <http://cemoti.revues.org/310>

9. Üçler Bulduk, "Dede Korkut Destanlarında Ortak Kültür Unsuru Olarak Yaşatılan Coğrafya" (La géographie entretenue comme élément de culture commune dans les gestes de Dede Korkut), *Yeni Türkiye*, n° 15, 1997, pp. 466-470.

10. Pour une approche de la philosophie de Yesevi, voir l'excellent ouvrage de Fuad Köprülü, *Türk Edebiyatında ilk Mutasavvıflar* (Les premiers mystiques dans la littérature turque), Ankara, Milli Eğitim Bakanlığı, 1992. Une lecture critique de ce livre a paru dans la revue *Diyanet Vakfı*, en septembre 1993.

11. Sur la place que prend Yesevi dans la vie socio-culturelle des Ouzbeks, voir Mahmud Hasaniy, Ahmad Yassavi, *Divani Hikmatlar*, Toshkent, Ghafur Ghulam Namidagi Nashriyat-Matbaa Birlashmasi, 1992, 208 p.

12. Sur l'université Ahmet Yesevi, voir Bayram Balcı, « Ahmet Yesevi, le mausolée et l'université », *CEMOTI*, n° 27, 2000, pp. 313-328. URL : <http://cemoti.revues.org/671>

13. György Hazai, « La question linguistique dans le monde turc actuel », *CEMOTI*, n° 14, 1992, pp. 5-15 URL : <http://cemoti.revues.org/340> et Louis Bazin, « Les peuples turcophones en Eurasie : un cas majeur d'expansion ethnolinguistique », *Hérodote*, n° 42, 3<sup>e</sup> trimestre 1986, pp. 75-108.

14. Rappelons-nous que toutes les langues *türk* de l'ex-URSS se transcrivaient en cyrillique. Des alphabets latins avaient remplacé les caractères arabes dans les années 1920 mais dès les années 1940, on assista à une cyrillisation généralisée. En 1990 (et même, dans une certaine mesure, aujourd'hui encore) la langue de communication entre peuples *türk* de l'ex-espace soviétique est le russe !

15. Les principaux objectifs de l'organisation sont, sans porter atteinte à l'intégrité territoriale et à la souveraineté des États membres, de travailler de conserve pour faciliter les échanges culturels entre les États turcophones, de soutenir la recherche scientifique sur la langue *türk*, de la défendre sur le plan international... et de travailler à la création d'un alphabet commun, prélude à une langue commune. La charte fut signée le 12 juillet 1993 mais les travaux avaient déjà commencé en Turquie. TÜRKSOY, financée par l'État et des organismes privés, fut à l'origine de plusieurs initiatives de dimension internationale comme la représentation de la langue turque à Expolangues, exposition internationale des langues, tenue à Paris en février 1996.

16. Pour un aperçu et une présentation de cet alphabet, voir Ahmet Bican Ercilasun, *Örneklerle Bugünkü Türk Alfabeleri*, (Les alphabets turcs contemporains à travers des exemples), Ankara, Kültür Bakanlığı, 1997 (réédité plusieurs fois).
17. Pour une lecture critique de cet alphabet, voir Ertuğrul Yaman, "Türk Dünyasında Dil Birliği" (Unité linguistique dans le monde *türk*), *Yeni Türkiye*, n° 15, 1997, pp. 199-206.
18. Entretien avec Alâettin Korkmaz, Conseiller Culturel près l'Ambassade de Turquie au Kazakhstan, Almaty, avril 1998. M. Korkmaz a travaillé dans l'entourage du Ministre de la culture, notamment dans la section « monde *türk* ».
19. Peuple turcophone vivant dans la République autonome du Karakalpakstan au sein de la République d'Ouzbékistan. Leur langue est à mi-chemin du kazakh et de l'ouzbek
20. Ahmet Bilan Ercilasun, "Tarihten Geleceğe Türk Dili" (La Langue Turque d'hier à aujourd'hui), *Yeni Türkiye*, n° 15, 1997, pp. 187-191.
21. Dursun Dağasan, "Türk Dünyası Edebiyatı Projesi ve 1997 Taşkent Toplantısı" (Le projet de littérature du monde *türk* et la réunion de Tachkent de 1997), *Bilge*, n° 14, 1994, pp. 10-12.
22. Pour une analyse de ces sous-projets, voir Sadık Tural, "Türk Dünyasında Bütünleşmenin Araştırmasında bir Araç : Edebiyat Projesi", *Yeni Türkiye*, n° 15, 1997, pp. 471-475.
23. Abdurrauf Fitrat est un poète djadid très apprécié en Turquie. Ayant vécu à Istanbul au début du 20<sup>e</sup> siècle, il fait partie des Djadids influencés par le mouvement des idées des Jeunes Turcs. Il joua un rôle de premier plan dans le mouvement des Jeunes Boukhares avant la soviétisation de l'Asie centrale.
24. *Ötken Künler* était le seul roman de Kadiri traduit de l'ouzbek en turc. L'indépendance de l'Ouzbékistan a permis la diffusion en Turquie de ses autres romans.
25. Entretien avec Ahmet Sevgi, attaché linguistique près l'Ambassade de Turquie à Tachkent, juillet 1998.
26. Pour un bilan détaillé des échanges éducatifs entre la Turquie et les républiques turcophones, voir le rapport établi par le ministère de l'Éducation nationale, *Cumhuriyetin 75'inci Yıl Dönümünde Türk Cumhuriyetleri Türk ve Akaraba Toplulukları ile Eğitim İlişkilerimiz*, Ankara, Milli Eğitim Bakanlığı Yayınları, 1998, 143 p.
27. Les accords ont été signés lors de la Conférence des ministres de l'Éducation nationale des États turcophones, entre le 18 et 23 mai 1992 à Ankara. La seconde conférence a eu lieu à Bichkek, du 29 septembre au 3 octobre 1992. Voir Köksal Toptan, "Türk Dünyasında Eğitim" (L'instruction dans le monde *türk*), *Yeni Türkiye*, n° 14, 1997, pp. 693-695.
28. Mehmet Sağlam, "Türk Cumhuriyetleri ile Eğitim İlişkilerimiz ", *Yeni Türkiye*, n° 14, 1997, pp. 683-684.
29. Ceux-ci seraient non négligeables et dus, semble-t-il, au montant trop faible des bourses octroyées par la Turquie.
30. La crise a éclaté en été 1999 quand les autorités ouzbèkes ont constaté que deux des personnes soupçonnées d'avoir participé aux attentats du 16 février 1999 qui ont secoué toute la capitale ouzbèke se trouvaient en Turquie. Les négociations pour leur extradition sont allées à un rythme qui déplut aux autorités ouzbèkes dont la réaction fut de fermer certaines écoles turques en Ouzbékistan et de procéder au rapatriement des étudiants ouzbeks inscrits en Turquie.
31. Entretien avec le responsable des relations extérieures du ministère de l'Éducation nationale turque, section coopération avec l'étranger. Un bilan de la coopération, sur le point d'être achevé, montre une baisse générale du nombre d'étudiants inscrits en Turquie. Les diplômés n'ont pas tous été remplacés.
32. Mehmet Sağlam, *art. cité*
33. *ibidem*.
34. Divers entretiens avec Ahmet Sevgi, attaché linguistique près l'Ambassade de Turquie à Tachkent.
35. Mehmet Sağlam, *art. cité*.

36. Entretien avec Atilla Erbil, attaché linguistique près l'Ambassade de Turquie au Kazakhstan, Almaty, avril 1998.
37. Bayram Balcı, « Ahmet Yesevi, le mausolée et l'université », *art. cité*.
38. Trois missions ont été effectuées dans cette université durant lesquelles plusieurs professeurs, étudiants et administrateurs ont été rencontrés.
39. Namık Kemal Zeybek se dit disciple d'Ahmet Yesevi et donc de la confrérie *yeseviyya*. Ses idées sont cependant très proches de la synthèse turco-islamique.
40. Article II de la Charte de l'université.
41. En réalité tous les diplômés ne sont pas bilingues en sortant de l'université, mais l'établissement est à peine structuré. Une chose est sûre cependant, tous les étudiants qui viennent de Turquie apprennent le kazakh et le russe, conditions sine qua non pour la poursuite de leur scolarité.
42. Pour un exposé des motivations kazakhes pour la création de cette université, notamment pour les différents vœux exprimés par les officiels, dont le Président Nursultan Nazarbaev, voir *Bes Jil Bes Jeles* (Cinq ans, cinq obstacles), livre de présentation de l'université paru à Almaty, Almaty Rauan, 1996, 141 p.
43. Entretien avec Mustafa Koç, professeur d'histoire à l'université Ahmet Yesevi, Turkestan, avril 1998.
44. Entretien avec Osman Çiğdem, professeur de turc à l'université Manas, Bichkek, avril 1999.
45. Voir Genç Manas (Le jeune Manas), revue de présentation de l'université.
46. Jeunes volontaires américains répartis dans le monde entier pour contribuer au développement économique de leur pays d'affectation (et servir accessoirement d'« yeux et d'oreilles » au Département américain). De nos jours, l'institution des peace corps a des représentants partout, en Afrique, en Asie et même en Europe.
47. Entretien avec John Clarks, recteur de l'université américaine de Bichkek, le 21 avril 1999.
48. L'université est payante mais les tarifs n'étaient pas encore fixés lors de la mission.
49. Stéphane de Tapia, « Türksat et les républiques turcophones de l'ex-URSS », *CEMOTI*, n° 20, 1995, pp. 399-413. URL : <http://cemoti.revues.org/199>
50. C'est le cas de Namık Kemal Zeybek, père de l'idée d'une chaîne turque pour l'Asie centrale.
51. Voir Enes Cansever, *Zaman*, 25 juin 1995.
52. L'authenticité de cette citation est plus que douteuse. Les discours d'Atatürk édités avant la dislocation de l'Union soviétique n'y font pas référence, en tout cas pas en ma connaissance. Je prie le lecteur qui trouverait ce discours dans une publication antérieure à 1989 de m'en informer.
53. Entretien avec Asan Ormusev, président de la fondation, Bichkek, 29 avril 1998.
54. Ces lycées accrochent dans leur entrée le fameux *Atatürk köşesi* (le tabloïde Atatürk), un tableau qui présente en texte et en images la vie et les réformes de Mustafa Kemal.
55. Les *fethullahçı* sont, cependant, depuis un certain temps inquiétés en Ouzbékistan. Leurs écoles - comme toutes les écoles turques - ont été fermées.
56. Point qui ne pouvait que faire plaisir au Département d'État américain obnubilé par les risques d'un basculement de la région dans l'orbe iranienne.
57. Entretien avec Adem Yılmaz, directeur de Zaman Kazakhstan, Almaty 21 avril 1998.
58. Entretien avec Mustafa Gerek, Zaman Kirghizstan, Bichkek, 30 janvier 1998.
59. Entretien avec Mirza Çetinkaya, Zaman Turkménistan, Achkhabad, 7 novembre 1998.